

Questions à Yassine Bourouais, président de l'association «Promenade des anges-14 juillet 2016»

«Beaucoup sont en difficulté»

Où en sont les victimes ou le plan des indemnités? Le problème qui perdure est celui des expertises. Pour avoir un rendez-vous chez un expert psychiatrique, il faut plusieurs mois. Notre inquiétude, pour les enfants et adolescents, c'est qu'il n'y a pas en Paca de pédopsychiatre expert. Ce n'est pas normal qu'il y ait des experts pour adultes. C'est un problème majeur que nous avons fait remonter au ministre. Aujourd'hui, il faut au moins quatre mois sur Nice et alentours pour avoir le rapport. Pendant ce temps, le fonds de garantie ne va pas bouger, pas de nouvelles provisions. Les psychiatres sont débordés par les demandes d'expertises.

Des familles sont en difficulté financière? Bien sûr, j'ai le cas d'une maman blessée par le camion le soir de l'attentat, qui est en dépression depuis. Sur deux ans, elle n'a reçu qu'une provision de 10 000 euros. Et elle n'a pas de rendez-vous pour l'expertise. Tant qu'elle n'a pas de rendez-vous, elle n'aura aucune provision. C'est une maman qui a trois enfants, dont deux sont déscolarisés à cause de sa dépression. J'ai fait en sorte qu'on essaie de l'aider. Mais beaucoup sont en difficulté. Je ne suis pas un expert comptable pour suivre nos dépenses, j'ai nommé un commissaire aux comptes pour qu'ils soient visibles et publics, chaque fin d'année au bilan financier. Je n'ai pas hésité à solliciter l'aide de la Fondation de France pour tout ce qui est encadrement juridique ou méthodologique. Nous sommes une équipe transparente. Cet argent servira aux victimes.



à sécuriser l'association. J'ai nommé un expert comptable pour suivre nos dépenses, j'ai nommé un commissaire aux comptes pour qu'ils soient visibles et publics, chaque fin d'année au bilan financier. Je n'ai pas hésité à solliciter l'aide de la Fondation de France pour tout ce qui est encadrement juridique ou méthodologique. Nous sommes une équipe transparente. Cet argent servira aux victimes.



42,5% des jeunes victimes avaient entre 6 et 12 ans

C'est dans un moment familial de fête que tout a basculé pour de nombreuses familles en ce soir de 14 juillet: 86 morts, dont 10 enfants, plus de 450 blessés, dont 55 enfants. Fait inédit depuis la Seconde Guerre mondiale, l'attentat du 14 juillet 2016 a confronté la pédopsychiatrie à une situation exceptionnelle d'un afflux massif d'enfants et de familles en urgence et en état de détresse aiguë. «C'était la première fois en France qu'une population pédiatrique âgée de quelques mois à 18 ans était touchée», notent les auteurs de l'étude «14/7», qui se penche sur les conséquences de l'attentat pour les enfants et leurs parents (lire ci-dessous). Depuis le 1^{er} janvier 2017, un parcours de soins spécifique a commencé à se mettre en place, et a vu l'ouverture du premier centre d'évaluation intersectoriel pédiatrique du psycho-traumatisme. Ce soir-là, à l'hôpital, l'hôpital pédiatrique Lennel n'est situé qu'à deux cents mètres des lieux de l'attentat. Certains parents, comme Mickaël Couvoux, père du petit Yans, 4 ans, ont couru avec leur enfant dans les bras vers l'hôpital, espérant un secours de ces équipes réputées pour leur savoir-faire en matière de petite enfance. Pour Yans, il était déjà trop tard. Sur les 395 enfants reçus, entre

le 14 et le 28 juillet, par la cellule d'urgence médico-psychologique du CHU Lennel, le plus grand nombre (42,5 %) avait entre 6 et 12 ans. 2,5 % étaient âgés de moins d'un an, 4,3 % entre 1 et 3 ans, 18,7 % entre 3 et 6 ans, 32 % entre 12 et 18 ans. Fondée en janvier 2017, l'équipe multidisciplinaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent a été créée grâce à l'aide de l'Agence régionale de santé Paca et de la Direction générale de la santé. Elle a accueilli plus de 3 500 nouveaux cas et reçoit environ 5 à 10 nouvelles demandes de consultation par semaine. Entre le 15 et le 28 juillet 2016, 708 victimes dont 362 enfants âgés de 3 mois à 17 ans, majoritairement dans la tranche d'âge des 6-12 ans, ont été accueillis. Sur les 382 enfants, 53 (14 %) étaient endeuillés d'au moins un proche, pour certains de plusieurs (jusqu'à trois). Ces enfants seront donc à soutenir au plus près», concluent les spécialistes. Des pédopsychiatres qui doivent également prendre en compte le traumatisme subi par les bébés et utero lors de l'attentat. Ils ont aujourd'hui 2 ans, et développent pour certains des troubles liés au stress ressenti à l'époque. Que leur maman ait été sur la Promenade ou non. «On suit une cohorte assez importante de tout-petits», note le professeur Askenazy.

Étude «14/7»: le chemin de croix des enfants du 14-Juillet

« Papa a tapé le camion blanc... Il n'est resté assis, il dort! » 16 juillet 2016, sur le chemin de l'attentat, à la cellule d'urgence médico-psychologique de l'hôpital Pasteur de Nice. Ange, 5 ans, verbalise enfin l'horreur indicible. « Ange ne veut l'image de son père tout en ne pouvant mentaliser la mort, et pose un mot commun », analysent les chercheurs, dans l'étude «14/7» menée par le professeur Florence Askenazy. Ce programme a démarré le 21 novembre 2017. Depuis la Seconde Guerre mondiale, jamais tragédie n'avait impliqué autant de jeunes victimes en Europe.

Cette étude, indispensable, car unique au plan européen, fera un point d'étape au bout de deux ans. Puis, tous les cinq ans, enfants et parents seront consultés. Et ce, sur vingt ans. Ce 16 juillet 2016 donc, relate l'étude «14/7», Ange a franchi la porte de la cellule d'urgence avec sa sœur Gabriëlle, 2 ans, et sa maman «1». Deux jours après l'attentat, la mère était toujours sans nouvelles de son mari percuté par le camion. Face aux pays, la petite parle de «fesse» pour le feu d'artifice, joue avec un stylo quatre couleurs. Ange raconte le souffle de l'engin de nuit, le bruit «-fong, fong» du camion heurtant les gens, le «-roage», et la fuite avec l'abandon du père, «pité». Soudain, la mère partie consulter les listes de victimes revient, tête

sombre. «L'impossible mise en mot de la mort», notent les chercheurs. La jeune maman secoue la tête négativement et dit: «On l'a retrouvé». Ange, jovial, répond: «Tu vois, on courtait. Il ne pouvait pas, il dort pile!» Il dort pile... «Une histoire collective et individuelle» C'est un long, un très long chemin de croix que d'horreurs. Certains, pris en charge rapidement, s'en sont très bien sortis depuis, grâce au travail des équipes de l'unité pédopsychiatrique de l'hôpital Lennel. «Tout dépend de la capacité de chacun à se reconstruire. C'est une histoire à la fois collective et individuelle, il faut prendre les deux en compte», souligne le professeur Askenazy. L'étude suit pour l'instant 180 personnes, enfants et parents. Depuis l'attentat, 3 000 enfants ont

été vus, 400 font l'objet d'un suivi régulier dans cet hôpital qui se trouve à deux cents mètres seulement des lieux de l'attaque. Il a accueilli ce soir-là nombre d'urgences, parfois vitales. Parmi les enfants pris en charge dans les jours qui ont suivi par les équipes du professeur Askenazy et le personnel de Lennel, se trouve Maxime, 4 ans à l'époque, à

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

«Une génération entière va être sacrifiée»

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.

Morgane Gindt, psychologue.